

tion de tout dire et de faire sa confession toute entière au docteur Laval, qu'en sortant de chez de Prades, il s'était présenté à la maison de santé. Le directeur était absent, mais il retournerait aujourd'hui ; et Yvonne n'errait plus comme un spectre parmi ce lamentable troupeau de folles dont la vue lui déchirait le cœur... et Yvonne lui serait rendue....

Rendue !... A cette pensée, ses yeux s'emplissaient de larmes. Car il se ressouvénait combien il avait souffert d'être séparé d'elle et quel atroce martyre il avait enduré.

Combien de fois, en effet, alors qu'elle était encore chez le baron de Chancel, ne s'était-il pas embusqué tantôt à l'angle d'une rue, tantôt sous une porte cochère pour l'entrevoir une seconde, le temps d'un éclair !

Combien de fois n'avait-il pas rôdé autour de l'hôtel du baron, pour tâcher de saisir au passage, à travers les vieux arbres qui entouraient l'hôtel, la fuite légère de son ombre !

Puis, plus tard, c'était en vain qu'il avait encore attendu, en vain qu'il avait encore rôdé, il ne l'avait plus aperçue !... Il était révenu presque tous les jours, et rien !... toujours rien !... et il n'avait rien pu savoir sur elle !...

Oh ! dans ces moments-là, nul n'aurait reconnu dans cet homme si triste le fier comte de Belleruche d'autrefois !

Mais bientôt, il n'aurait plus besoin de se cacher pour la voir. Elle serait là, près de lui... là, à toute heure, à toute minute, et il pourrait vivre en contemplation et en extase devant elle.

Mais, tout à coup, le comte tressaillit.

Et l'enfant ?

Où le retrouver ? Où, pauvre oiseau tombé du nid, s'abritait-il à cette heure ?... Où agonisait-il peut-être de chagrin et de misère ?... Il n'y avait donc pas un seul instant à perdre pour le retrouver, le sauver, peut-être !

Et le comte réfléchissait. Puisque, l'avant-veille, on l'avait vu à Alfortville, c'est que, probablement, il ne devait pas être bien loin... Là, sans doute, on retrouverait ses traces. Mais si, de ce côté, les recherches qu'il allait entreprendre restaient vaines, le comte ne désespérerait pas de réussir bientôt, grâce aux puissantes influences qu'il n'avait qu'un mot à dire pour mettre en œuvre.

Et depuis longtemps déjà sa lampe s'était éteinte, depuis longtemps déjà le jour avait paru, que M. de Belleruche continuait d'aller et venir, toujours perdu dans ses pensées.

Un rayon de soleil ayant frappé ses vitres, il ouvrit sa fenêtre et respira longuement l'air pur du matin.

Le parc immense était plein du parfum des lilas, et, dans les branches des arbres des milliers d'oiseaux chantaient.

Et le front toujours si sombre du comte soudain s'éclaircit ; et, dans son cœur, si plein toujours de tristesse, pour la première fois depuis longtemps un rayon d'espérance brilla.

Et longtemps, longtemps, le comte s'oublia là, le regard distrait, les coudes appuyés sur le balcon.

Puis comme, enfin, s'arrachant aux songes qui l'absorbaient, il allait descendre pour faire, comme chaque jour, une longue promenade à travers les allées du parc, brusquement, il se redressa.

De longs murmures et le bruit sourd d'une foule en marche venaient de lui parvenir, et il se demandait ce que cela pouvait être, quand, tout à coup, il ne put retenir un geste et un cri de surprise.

Pierre et Louis, deux de ses domestiques, qu'une course avait appelés à Vincennes, venaient de pénétrer rapidement dans le parc, portant dans leurs bras un enfant évanoui, tandis que, devant la grille de la villa, la foule qui les avait escortés continuait de stationner en faisant entendre de longues rumeurs de pitié.

Le comte était d'abord resté immobile de saisissement. Ce petit inconnu que ses gens lui apportaient lui faisait l'effet d'un petit mort, tant il était pâle et tant ses traits étaient décomposés. Qu'était-il donc arrivé à cet enfant ?... Quel était donc l'accident dont il avait été victime ?

Et, se ressaisissant brusquement, d'un bond il s'élança hors de sa chambre.

Au même moment, Pierre et Louis arrivaient dans le vestibule et déjà se consultaient pour savoir où ils allaient déposer Maurice, quand le comte, surgissant devant eux, leur fit signe de le suivre.

Et, moins d'une minute après, l'enfant d'Yvonne était déjà couché dans une des plus belles chambres de la villa, et déjà, sur l'ordre de son maître, Louis courait à la maison de santé chercher le docteur Laval que, d'ailleurs, il devait rencontrer en chemin.

Puis, tout en cherchant à ranimer l'enfant qui, malgré tous ses soins ne bougeait plus, ne remuait plus, M. de Belleruche, la voix brève et basse, interrogeait Pierre.

—C'est là-bas, pas très loin de la maison des folles, que nous l'avons trouvé, répondit le domestique en parlant à voix basse aussi. Il était étendu sur la route la face contre terre, et comme nous venions de le soulever, notre première pensée a été, en le voyant si pâle et si livide, que le pauvre petit avait cessé de vivre... Il respirait encore pourtant, mais si faiblement que chacun de ses sou-

pirs pouvait être le dernier... Alors, connaissant le bon cœur de M. le comte, nous n'avons pas hésité à le transporter ici.

—Et vous avez bien fait, Pierre, dit vivement M. de Belleruche, vous avez bien fait !... Mais que lui est-il arrivé ? Comment cet enfant se trouvait-il sans connaissance sur la route ?

—C'est ce que je ne sais pas, monsieur.

—Parmi les gens qui vous accompagnaient, personne ne connaît ?

—C'est-à-dire que l'on ne sait ni sa demeure ni son nom, mais j'ai entendu un homme dire : " C'est le petit garçon d'Alfortville ! "

—Le petit garçon d'Alfortville ! s'écria le comte.

—Oui, monsieur. On l'a vu de ce côté-là, il y a deux ou trois jours !

—Deux ou trois jours !

—Mais je ne sais rien de plus.

Le comte avait tressailli de la tête aux pieds, puis était devenu tout pâle.

—Lui !... Serait-ce lui ? murmura-t-il.

Et, ne pouvant plus parler, tant il était ému, d'un geste il congédia Pierre.

Resté seul, il se pencha vivement de nouveau sur Maurice.

—Est-ce une hallucination ? murmurait-il encore. Mais comme il ressemble à Yvonne !

Puis, soudain, son saisissement redoubla.

Il venait d'apercevoir, au front de l'enfant, la longue raie sanglante qu'y avait faite la cravache du comte de Guérando.

Le jeune garçon d'Alfortville, et celui qu'il avait vu s'enlir éperdu et sanglotant sur la route, était donc le même !

C'était donc du fils d'Yvonne que, sans s'en douter, il avait pris la défense !

Mais alors pourquoi ce brutal cavalier avait-il maltraité cet enfant ?... Quel était donc cet homme ?... Qu'avait-il donc pu se passer entre eux, pour que ce lâche frappât ainsi sans pitié, frappât ainsi sans rougir de honte ce pauvre petit !

Mais déjà, dans l'esprit de M. de Belleruche, un trait de lumière venait de se faire, déjà la vérité lui apparaissait.

Oui, il n'y avait plus de doute à avoir, cet enfant étant bien l'enfant d'Alfortville... c'est-à-dire le fils d'Yvonne... c'est-à-dire le pauvre enfant de la folle qui, peut-être, rôdait autour de la maison de santé pour entrevoir sa mère... qui, peut-être, venait de la quitter le cœur brisé après lui avoir prodigué des baisers qu'elle ne lui avait pas rendus !...

Puis, sur la route, l'enfant s'était croisé avec ce cavalier qui n'avait pas même daigné laissé tomber un regard sur lui, et, dans ce cavalier, il avait soudain reconnu le père infâme qui l'avait abandonné, le misérable dont la trahison avait tué Yvonne !

Et, tout frémissant, il s'était jeté au-devant de lui, et moitié indigné, moitié suppliant, il avait essayé de réveiller sa conscience, il avait fait appel à son honneur et il lui avait demandé grâce pour sa mère et pour lui.

Et c'était alors que, furieux et exaspéré, cet homme s'était vengé des reproches de l'enfant en lui coupant la figure de ce formidable coup de cravache.

—Son père... oui, c'était son père ! pensa le comte, dont tout le corps venait d'être secoué par un frisson de colère. Oui, c'était ce Charles que ma pauvre Yvonne, que ma pauvre fille appelle toujours dans sa folie !

Et les poings crispés, les yeux de plus en plus flamboyants, l'air terrible, il s'écria :

—Je l'ai souffleté de mon mépris et de mon indignation... Je lui ai jeté à la face le plus sanglant outrage... Je pense bien qu'il m'en demandera raison... Oh ! quelle joie j'aurais de le tuer !...

Et il demeurait encore tout livide et tout frissonnant lorsque, brusquement, le docteur Laval entra.

—J'ai rencontré Louis... J'accourais, fit-il la voix haletante.

Puis, s'étant vivement rapproché du lit où se trouvait le petit Maurice, il eut un cri étouffé :

—Perdu !

—Perdu ! s'écria le comte avec épouvante.

—Oui, perdu !... Une fièvre cérébrale... des symptômes alarmants et qui ne laissent guère d'espoir d'arrayer le mal... Je tenterai l'impossible, mais j'ai bien peur que tout mon dévouement, toute mon expérience ne demeurent inutiles.

—Perdu !... perdu ! répéta tout bas le comte, l'air hagard. Oh ! docteur, ne dites pas ce mot terrible !... Cet enfant...

—Cet enfant, dit vivement le directeur de la maison de santé, vous intéresse comme tous ceux qui souffrent... Et vous avez raison, monsieur le comte, car personne n'a jamais eu plus de droit à votre pitié et à votre compassion que ce petit malheureux dont l'histoire est navrante. Plus de père... une mère folle... personne au monde !... Et savez-vous ce qui le tue, monsieur le comte ?... C'est l'affection, c'est la tendresse qu'il avait pour sa mère... pour cette pauvre insensée qui ne le reconnaissait même plus !

(A suivre.)